



^ ÊTRE PAUVRE

TERRENOIRE

^ ÊTRE PAUVRE



TERRENOIRE

Il y a le sentiment de culpabilité permanent.

Il y a tout ce qu'on s'interdit de désirer.

Il y a la peur d'être mis à la rue.

Il y a les chaussures qui s'abîment trop vite et qu'il va falloir faire durer.

Il y a la certitude que ça peut être pire.

Il y a qu'on nous donne les choses dont personne ne veut.

Il y a l'énergie que l'on se force à avoir.

Il y a les gens dans la rue.

Il y a ceux qui sont plus bas que nous.

Il y a le froid, qui mord.



Il y a le logo de la banque alimentaire : un moineau décharné tout seul sur une branche.

Il y a les boîtes de corned-beef de la banque alimentaire dont même le chat ne veut pas.

Il y a la première fois où on va à la banque alimentaire.

Il y a l'argent que l'on compte.

Il y a les valeurs que nous ont inculquées nos parents : être propre, honnête, tenir sa parole, ne rien devoir.

Il y a la réalité.

Il y a qu'on a de plus en plus de mal à se respecter.

Il y a qu'on est de plus en plus prêt à accepter n'importe quoi.

Il y a qu'on trouve qu'on se laisse aller.

Il y a qu'il faut tout gérer, au centime près.

Il y a qu'on calcule tout le temps ce que coûte tout.

Il y a parfois l'envie de faire quelque chose d'exceptionnel, envie qu'on écrase systématiquement.

Il y a qu'on ne peut pas se permettre d'avoir de regrets.



Il y a les colis alimentaires de la banque alimentaire : biscuits premier prix, kilo de riz, paquets de pâtes.

Il y a les autres qui attendent, eux aussi, un colis alimentaire.

Il y a parfois une tablette de chocolat dans le colis de la banque alimentaire.

Il y a les collectes de la banque alimentaire.

Il y a que lorsqu'en tant que pauvre on participe à la collecte de la banque alimentaire à l'entrée des supermarchés on comprend que ce sont les pauvres qui donnent le plus.

Il y a les réflexions de ceux qui donnent de la nourriture.

Il y a ceux qui font donner un paquet de nouilles aux pauvres par leur enfant, pour lui faire la leçon.

Il y a que le jour de la collecte alimentaire est le seul jour où les vigiles des supermarchés ne nous regardent pas de travers, même si on reste dehors.

Il y a les magasins où l'on n'entre jamais.

Il y a les gens qui mangent dans la rue.

Il y a les poubelles dans lesquelles on n'ose pas encore piocher.



Il y a les gens comme nous, qui nous dégoûtent.

Il y a les couvertures sales.

Il y a les machines cassées du lavomatic.

Il y a qu'on n'a pas assez de pièces pour les jetons et la lessive.

Il y a eu 150 pauvres dans une manifestation à paris, qui manifestaient contre leur pauvreté.

Il y a que tous nos amis en sont.

Il y a la trouille de se faire piquer dans le métro, sans billet.

Il y a qu'on paye nos billets.

Il y a les affiches : « Je suis responsable, je paye mon billet. »

Il y a des gens qui font des emprunts à leur banque.

Il y a nos parents qui achetaient des maisons.

Il y a qu'ils étaient attachés à leurs maisons comme on l'est à une chaîne hi-fi, ou un four.

Il y a les gens qui nous ressemblent, qui ont notre âge, qui ont notre physique, et qui pourtant ne sont pas comme nous.



Il y a des gens qui sont heureux de vivre.

Il y a des pauvres qui ont l'air heureux, on ne sait pas pourquoi.

Il y a un mur de fatigue de 3 kilomètres de haut.

Il y a qu'il faut du courage.

Il y a qu'il faut de l'énergie.

Il y a qu'il nous en coûte.

Il y a que l'on n'a rien.

Il y a que ce que l'on possède, s'émousse.

Il y a qu'il faut économiser ses économies.

Il y a que l'on continuera à se sentir pauvre.

Il y a qu'on se sent pauvre.

Il y a qu'on aurait honte de ne plus l'être.

Il y a qu'on aurait honte de ne plus l'être, mais qu'en plus on est pauvre.

Il y a la honte.



Il y a qu'on a honte d'en parler même si ça nous fait du bien.

Il y a qu'on a honte de hurler sur ceux qui ne sont pas pauvres.

Il y a qu'on se met à parler tout seul chez soi, puis tout seul dans la rue, de plus en plus souvent.

Il y a qu'on se met à ressembler aux autres pauvres.

Il y a qu'on parle de nous à la radio : « les chômeurs », « les RMIstes ».

Il y a l'évier qui fuit et qu'on ne réparera pas parce qu'on a peur d'appeler le plombier.

Il y a les WC qui fuient et qu'on ne réparera pas.

Il y a deux euros qui fuient par les toilettes, tous les jours.

Il y a le chauffage qui est cassé et qu'on ne réparera pas.

Il y a les machines cassées qu'on garde « au cas où ».

Il y a qu'on a scotché un morceau de plastique sur la fenêtre cassée.

Il y a l'envie de beugler comme des animaux.



Il y a les choses pas chères.

Il y a les cadeaux que l'on ne peut pas faire.

Il y a la honte de recevoir des cadeaux.

Il y a le porte-monnaie avec seulement des pièces.

Il y a un gros billet qu'on voit passer, parfois, sans savoir qu'il existait.

Il y a des gens qui doivent s'en servir.

Il y a qu'il ne faut pas aller trop souvent au distributeur car l'argent file trop vite.

Il y a les trous dans les slips et le soutien-gorge qui ne soutient plus.

Il y a les vêtements de quand on avait 15 ans que l'on porte à 40.

Il y a une paire de chaussures pour l'hiver et une paire de baskets pour l'été.

Il y a le marché et les EMMAUS pour s'habiller.

Il y a les vêtements qu'on nous donne, qui ne nous plaisent pas, et qu'on porte quand même.



Il y a les paires de chaussures qui représentent un mois de revenu.

Il y a qu'on ne sera jamais « chez soi ».

Il y a les parents dont on espère un jour hériter.

Il y a les impôts, qu'on ne paye plus depuis longtemps, et qu'on ne payera jamais.

Il y a qu'on aimerait bien en payer un jour.

Il y a les yogourts périmés qu'on mange quand même.

Il y a des rues où on marche tête baissée pour éviter de regarder les vitrines.

Il y a les repas à plat unique, sans entrée ni dessert.

Il y a, parfois, du dessert.

Il y a la viande et le fromage que l'on n'achète jamais.

Il y a les traiteurs chez qui on n'est jamais entré.

Il y a les mêmes choses qui reviennent régulièrement dans les assiettes.

Il y a les jours où on n'a plus d'idées pour cuisiner avec toujours les mêmes ingrédients.



Il y a le regard sur ceux qui récupèrent la nourriture par terre.

Il y a l'époque où on allait au restaurant quand on avait la flemme de cuisiner.

Il y a les projets qu'on ne fera pas.

Il y a les codes sur les portes.

Il y a le sentiment d'avoir quand même de la chance.

Il y a les gens qui aident et qu'on ne pourra jamais rembourser.

Il y a les gens dont c'est le métier d'aider.

Il y a le ton qu'ils prennent.

Il y a la récupération.

Il y a toutes les choses qu'on a oubliées.

Il y a l'hiver qui est plus dur.

Il y a l'été qui est triste parce qu'il n'y a plus personne.

Il y a ceux qui sont plus abîmés que nous.

Il y a la fatigue.



Il y a les informations à la radio qui disent que ça va être de plus en plus dur pour nous.

Il y a les gens qui font la fête.

Il y a Noël et puis le jour de l'an.

Il y a ceux qui ont des ordinateurs, des téléphones et des appareils numériques.

Il y a de l'argent de poche qu'on fait durer toute l'année.

Il y a l'argent de Noël.

Il y a l'argent des anniversaires.

Il y a les étrennes du jour de l'an.

Il y a grand-mère à remercier.

Il y a à mentir dans les lettres, sur les cartes de vœux.

Il y a qu'il faut faire semblant d'aller bien.

Il y a qu'il faut épargner les moins pauvres, qui pourraient avoir mal pour nous.

Il y a maman qui paye l'eau, l'électricité, et la moitié du téléphone.



Il y a la nourriture qu'on achète en sachant que ce sera mauvais.

Il y a l'impression que ça fait quand on l'achète.

Il y a la « Journée Nationale Sans Achat ».

Il y a les amis étudiants.

Il y a la solidarité avec la sœur chômeuse pendant les repas de famille.

Il y a la surabondance de nourriture pendant les repas de famille.

Il y a qu'ils ne comprennent vraiment pas.

Il y a que c'est simple à comprendre.

Il y a l'envie de vomir.

Il y a 1500 euros sur le compte en banque, mais aucun revenu.

Il y a que la prochaine source d'argent est pour dans six mois.

Il y a une seule paire de chaussure, et des accrocs.



Il y a le col miteux à tous nos T-shirts.

Il y a une machine à laver, rêve lointain.

Il y a les soldes pour les riches.

Il y a des pauvres qui économisent pendant plusieurs années pour acheter un costume qui ne fasse pas pauvre.

Il y a l'incapacité de se dire : je pourrais faire ça, avec mon argent.

Il y a les phrases que l'on répète en boucle.

Il y a tout ce qui ne peut pas sortir.

Il y a la solitude.

Il y a très souvent la honte.

Il y a la colère qui éclate parce que trop c'est trop.

Il y a l'oubli.

Il y a la défonce.

Il y a la peur d'avoir des enfants.

Il y a la peur d'avoir des enfants qui soient pauvres.



Il y a la peur d'avoir des enfants qui aient des envies de quelque chose.

Il y a des politiciens qui nous montrent du doigt.

Il y a 80 % de réussite au bac.

Il y a les diplômes que l'on n'a pas.

Il y a les diplômes que l'on a et qui ne servent à rien.

Il y a le prix du tabac qui augmente sans arrêt.

Il y a les gens qui se sentent agressés si on leur demande une cigarette.

Il y a des F1 ou des F2.

Il y a des gens qui ont de quoi passer le permis de conduire, de quoi acheter une voiture, de quoi acheter de l'essence pour leur voiture.

Il y a les réductions pour les étudiants, mais pas pour les RMIstes.

Il y a les réductions pour les RMIstes, mais pas pour les chômeurs non rémunérés.

Il y a toujours plus pauvres que soi.



Il y a des pantalons mal ajustés, des slips troués.

Il y a des règles simples : si je ne dépense rien, je ne perds rien.

Il y a que parfois on rit tout seul dans sa chambre.

Il y a qu'il faut payer pour faire ses besoins.

Il y a les vêtements qui collent à la peau.

Il y a qu'en s'endormant, parfois on a peur de ne plus se réveiller.

Il y a qu'on aimerait ne plus jamais se réveiller.

Il y a la peur de se faire voler par d'autres pauvres.

Il y a d'autres pauvres qui sont plus intelligents que nous.

Il y a le prix des choses dans les vitrines.

Il y a comme une impression que la vie, ce n'est pas pour nous.

Il y a les médecins gratuits qui sont débordés et fatigués.

Il y a le regard des autres médecins quand ils voient la carte vitale.



Il y a les dentistes qui disent : ce n'est pas la peine de revenir ici, une fois qu'on leur a sorti la carte vitale.

Il y a marcher pendant toute une journée sans aller nulle part.

Il y a des bancs où l'on peut s'asseoir sans rien payer.

Il y a sans cesse des solutions à chercher pour des choses toutes simples.

Il y a sa place à conserver.

Il y a la cheville foulée qu'on ne fait pas soigner.

Il y a la tondeuse qui a remplacé le coiffeur et qu'on passe soi-même, pour ne rien demander à personne.

Il y a qu'on n'a pas la pêche pour séduire.

Il y a rarement le sexe.

Il y a que le sexe est une monnaie d'échange. Quand on est pauvre, on est dévalué.

Il y a les gens qui mangent dans les restaurants.

Il y a les gens derrière les fenêtres des appartements.

Il y a le chauffage de chez soi que l'on n'ose pas monter.



Il y a qu'on n'ose pas ouvrir la boîte aux lettres de peur de tomber sur des factures.

Il y a les cigarettes à demi consommées dans le caniveau.

Il y a les cigarettes à demi consommées sur le ballast des rames de métro.

Il y a les sandwiches à demi consommés abandonnés sur le rebord des fenêtres.

Il y a les puces.

Il y a la peau qui gratte.

Il y a les titres des journaux qui disent que ça va être de plus en plus difficile pour nous.

Il y a que ça devient chaque fois un peu plus difficile après les élections.

Il y a qu'on est intelligent et que se plaindre c'est vulgaire.

Il y a les sommes d'argent qu'on ne traduit jamais en euros.

Il y a l'insouciance des gens dans la rue.

Il y a qu'on aurait l'âge d'être insouciant.

Il y a la fatigue.



Il y a le regard des gens qu'on imagine tout le temps.

Il y a que l'ordinateur qu'on nous a donné plante sans arrêt.

Il y a qu'on sait que ça ne va pas aller en s'améliorant.

Il y a ceux qui dépensent tout leur argent pour jouer au loto, ou aux jeux à gratter.

Il y a qu'un jour on a acheté un ticket pendant, en se disant : si je gagne on fait la fête ce soir.

Il y a qu'on n'a jamais osé en parler à quiconque.

Il y a tellement de chose dont on n'ose pas parler.

Il y a que souvent on reste silencieux avec la personne avec qui on vit.

Il y a la honte de ne pas pouvoir aider l'autre.

Il y a qu'on a oublié les souvenirs d'enfance.

Il y a qu'il vaut mieux ne pas y penser.

Il y a des listes de choses auxquelles il vaut mieux ne pas penser.

Il y a les amis qui n'appellent plus.



Il y a les amis qui ont cru qu'on ne voulait pas venir à leur soirée, alors qu'on ne pouvait pas.

Il y a les amis qu'on n'appelle jamais, parce qu'on n'a pas assez de forfait.

Il y a les fêtes trop loin.

Il y a les pauvres qui profitent, et pour qui on doit payer.

Il y a qu'on est systématiquement assimilé aux alter mondialistes et à leur discours bidon.

Il y a leur obscénité à s'amuser.

Il y a que des jeunes gens bien portants parlent à notre place.

Il y a que lorsqu'on parle on nous trouve misérabilistes.

Il y a qu'on se sent misérable.

Il y a qu'on ne nous trouve pas drôle.

Il y a que nous ne sommes pas drôles et que ça nous désole.

Il y a que nous ne sommes pas de bonne compagnie.

Il y a que nous sommes éteints.



Il y a des autres pauvres, qui disent n'importe quoi.

Il y a les pauvres qui sont intelligents et singent les autres pauvres en disant, « on nous vole », « le RMI est un droit naturel ».

Il y a que la pauvreté ne rend pas beau, ni noble, ni intelligent.

Il y a pauvre et pauvre.

Il y a la pauvreté de nos rapports sexuels.

Il y a la pauvreté de nos vies affectives.

Il y a la pauvreté de nos rapports avec les non pauvres.

Il y a sans cesse l'équilibre qui risque de basculer un peu plus en notre défaveur.

Il y a que les filles qui aimeraient avoir un enfant, ça fait peur.

Il y a les pensées qui font mal.

Il y a les convocations du RMI.

Il y a la dame dans son bureau.



Il y a les autres qui attendent avec nous, tête baissée.

Il y a le ton de la dame, qui nous parle comme à des enfants.

Il y a ceux qui pensent qu'on se laisse aller.

Il y a ceux qui se bouchent le nez.

Il y a ceux qui ont peur de devenir comme nous.

Il y a la maladie et les dents qui s'abîment.

Il y a ceux qui veulent notre place.

Il y a les moments où l'on aimerait que ça s'arrête.

Il y a ceux qui répètent qu'ils vont partir à l'étranger pour tenter leur chance.

Il y a le fantasme qu'un jour ça aille mieux, comme par miracle.

Il y a que le dégoût de soi grossit comme un furoncle.

Il y a que notre colère et notre impuissance se retournent contre notre entourage.

Il y a les vêtements donnés.



Il y a les affaires cassées qui peuvent encore marcher qu'on ramasse dans la rue.

Il y a le compteur EDF qui tourne trop vite.

Il y a le réchaud à gaz qui fait mal à la tête.

Il y a le téléphone qui est coupé.

Il y a les journaux qu'on met dans les chaussures pour avoir chaud ou pour gagner une pointure.

Il y a l'argent qui sert à acheter de la défonce.

Il y a que la défonce est une réalité à part entière.

Il y a que quand on se défonce on parle de défonce avec des défoncés.

Il y a ceux qui sortent de l'hôpital psychiatrique avec le visage déformé par les médicaments.

Il y a que le fait de rire de sa misère frôle douloureusement la folie.

Il y a des pauvres qui croient que des choses leur sont dues.

Il y a des pauvres qui attendent que quelque chose se passe.

Il y a des choses à ne pas faire.



Il y a les miettes que l'on ramasse avec le bout du doigt.

Il y a des pauvres qui croient au père Noël.

Il y a le papier journal dont on se sert pour s'essuyer les fesses.

Il a les gens qui crèvent de faim en Afrique et ça nous fait culpabiliser.

Il y a qu'on vit dans un des pays les plus riches de la planète.

Il y a les vieux qui marmonnent : « vous savez pas la chance que vous avez ».

Il y a des pauvres et à côté il y a d'autres personnes qui ne sont pas aussi pauvres et à côté il y a nous qui en parlons.

Il y a la pauvreté de notre vocabulaire.

Il y a la pauvreté de nos raisonnements.

Il y a les transports en communs qu'on évite.

Il y a cinq kilomètres à pied tous les jours, et mal aux jambes.

Il y a les flaques d'eau qu'on évite à cause des trous dans les chaussures.

Il y a l'eau chaude, qui est un luxe.



Il y a que les gens qui reviennent de vacances ont l'air épanouis.

Il y a des gens qui ont du travail et qui rentrent chaque soir fatigués de ce qu'ils ont accompli pendant la journée.

Il y a des gens qui ont une voiture.

Il y a le prix des choses qui augmente sans cesse.

Il y a les légumes jetés par terre à la fin du marché.

Il y a la faute de goût de ramasser des choses dont plus personne ne veut.

Il y a parfois l'envie d'en finir.

Il y a tous les autres pauvres, qui nous donnent envie de vomir.

Il y a les bars trop chers où nous emmenaient nos « amis ».

Il y a des proches qui nous demandent si l'on va tout de même, parfois, au restaurant.

Il y a ceux dont on pense qu'ils comprennent.

Il y a ceux dont on pense qu'ils ne vont pas nous demander de faire des choses que l'on n'a pas les moyens de faire.



Il y a qu'ils nous proposent d'aller avec eux au restaurant.

Il y a que non seulement on ne peut pas, mais qu'on ne veut vraiment pas.

Il y a qu'on s'accorde un kebab tous les mois ou tous les deux mois.

Il y a qu'ils nous proposent de partir en vacances avec eux.

Il y a qu'on en meurt d'envie.

Il y a qu'on nous met l'eau à la bouche.

Il y a qu'on passe l'été à la maison.

Il y a ceux qui font la cueillette des fruits pendant les saisons et qui reviennent épuisés.

Il y a que les vendanges sont payées de moins en moins cher.

Il y a que les employeurs qui abusent sont dans leur droit.

Il y a que les pauvres abusent.

Il y a les dents qui font mal.

Il y a les médicaments qui cassent la tête.

Il y a la bière 1^{er} prix qui casse la tête.



Il y a le vin 1^{er} prix qui casse la tête.

Il y a le haschich qui rend tout cotonneux et moins grave.

Il y a l'héroïne, qui est un luxe et qui permet de ne plus rien sentir.

Il y a le prix de l'héroïne qui est en baisse.

Il y a l'expression « ça déchire », « je suis déchiré. »

Il y a que quand on dit « se casser la tête » ça ne veut plus dire « réfléchir » mais « se détruire ».

Il y a qu'on tousse, quelle que soit la saison.

Il y a qu'on crache parfois du sang.

Il y a qu'on tremble souvent à cause du froid.

Il y a qu'on se dit qu'on pourrait mourir tout seul dans sa chambre et qu'il faudrait des semaines avant que quelqu'un s'en rende compte.

Il y a qu'on a l'impression de vivre sur une planète étrange, dans un monde parallèle.

Il y a les immeubles insalubres qui prennent feu au milieu de la nuit.



Il y a les hochements de tête et les regards entendus.

Il y a que le chat est malade et qu'on attend que ça passe.

Il y a qu'on attend que ça passe même quand on vomit chaque jour pendant des mois.

Il y a qu'on évite la famille.

Il y a le mot « précarité ».

Il y a les camions pleins de nourriture.

Il y a les gens qui partent en voyage et les affiches de publicités pour les voyages et les magasins qui vendent des voyages pour des sommes qui nous font peur.

Il y a la télé trouvée dans la rue qui marche en noir et blanc.

Il y a le compteur trafiqué.

Il y a les parents qui donnent toujours de l'argent.

Il y a des pays où ça va plus mal : en Afrique, par exemple, eux ils savent vraiment ce que c'est d'être pauvre.

Il y a la richesse des possibilités et la pauvreté des résultats.

Il y a la richesse d'un pays et la pauvreté de ses habitants.



Il y a de la richesse culturelle et intellectuelle à volonté.

Il y a le prix des choses qu'on n'ose pas regarder.

Il y a des gens qui dépensent pour un vêtement ce avec quoi on vivrait pendant un mois.

Il y a la richesse de sa cervelle, dont on ne fait rien.

Il y a de la bouillie de cerveau, des neurones en purée.

Il y a que la révolte ça ne sert à rien.

Il y a la colère à contrôler.

Il y a les bons sentiments du gouvernement, qui va serrer la vis pour sortir de la logique d'assistanat.

Il y a qu'on est assistés, c'est la réalité, on est assistés.

Il y a une dette morale vis à vis de gens qui se reconnaissent sans cesse autour de nous.

Il y a les bougies bon marché qui peuvent mettre le feu à la chambre.

Il y a le vent qui passe à travers la fissure dans le mur.

Il y a les radios et les montres et tous les autres objets Made in



China que les parents ont eu avec leur abonnement et qu'ils nous offrent pour se débarrasser.

Il y a les piles 1^{er} prix qui s'arrêtent au bout d'une minute.

Il y a les allumettes 1^{er} prix qui ne s'allument pas.

Il y a les outils 1^{er} prix qu'on achète pour s'équiper et qui se cassent tout de suite.

Il y a du rab de biscottes.

Il y a marqué « Fumer tue » sur les paquet de tabac et on s'en fout.

Il y a les tubes vides pour faire soi-même ses cigarettes, c'est vendu par boîte de 100.

Il y a les capotes gratuites, offertes par le dépistage anonyme.

Il y a les stéribox gratuites, données par Sida info service.

Il y a la soupe distribuée dans les bols en plastique.

Il y a les draps qui sont tout le temps humides.

Il y a les films de merde gratuits à la télé.

Il y a les émissions débiles gratuites à la télé.



Il y a les produits 1^{er} prix posés sur le rayonnage du bas dans les supermarchés.

Il y a des petites vieilles qui nous demandent d'attraper les produits qui sont en haut sur les rayonnages et qui nous remercient, vous êtes bien gentil.

Il y a les supermarchés bon marché.

Il y a les supermarchés super bon marché.

Il y a les maxi-discounters où la nourriture est posée par terre sur des palettes.

Il y a la fatigue et la colère des caissières des maxi-discounters.

Il y a les nouilles.

Il y a les nouilles 1^{er} prix.

Il y a les nouilles normales.

Il y a les nouilles qui coûtent le prix de la viande.

Il y a parfois du beurre dans les nouilles, sinon c'est du sel.

Il y a les frites 1^{er} prix.



Il y a la moutarde, qui ne coûte pas cher, et dont on peut reprendre autant qu'on veut.

Il y a les steaks hachés 1^{er} prix dont on se sert pour faire des plats quand on invite.

Il y a les cubis de vin 1^{er} prix qui font vomir violet.

Il y a les raviolis en boîte 1^{er} prix qui donnent envie de gerber.

Il y a le cassoulet en boîte 1^{er} prix qui fait mal au ventre.

Il y a du beurre dans les épinards en boîte 1^{er} prix.

Il y a que quand c'est moins dégueulasse on dit : c'est bon !

Il y a les cacahuètes et les chips et le pain dur qu'on mange pour couper la faim.

Il y a que quand le budget qu'on s'alloue pour un repas équivaut au prix d'une baguette on ne mange pas de baguette ou alors rien d'autre.

Il y a des pays pauvres entiers qui envient les baguettes que l'on mange.

Il y a que quand on était jeune on avait la foi.

Il y a qu'on se rend compte qu'en fait on n'a jamais eu la foi.



Il y a qu'on a les foies.

Il y a que maintenant quand on croise un zonard qui la ramène un peu trop on a envie de lui faire fermer sa gueule à coups de pompes, de l'écraser, de le tuer.

Il y a la hargne que l'on se découvre.

Il y a la hargne qu'on devine sans peine des plus pauvres à notre égard.

Il y a qu'on les comprend.

Il y a qu'ils ont raison.

Il y a : une échelle de souffrance, pour un individu.

Il y a une résistance de notre organisme à ne pas manger.

Il y a à connaître quelle quantité de nourriture nous est strictement nécessaire par jour.

Il y a des « besoins vitaux » qui rendent seulement malade si on ne les respecte pas.

Il y a beaucoup de choses dont on ne meurt pas.

Il y a le visage qui se durcit et les traits qui se creusent.

Il y a la peau grasse à force de bouffer n'importe quoi.



Il y a le corps qui s'affaisse.

Il y a le laisser aller, parce qu'à quoi bon ...

Il y a la politesse qui fout le camp.

Il y a les cheveux gras et les ongles sales.

Il y a envie de s'excuser sans arrêt.

Il y a des biscottes, à la place du pain.

Il y a de l'Anthésite, à la place du sirop.

Il y a du concentré de tomate, à la place de tomates.

Il y a des œufs, à la place de la viande.

Il y a des yogourts, à la place du lait.

Il y a deux fois plus de personnes inscrites au chômage que le nombre de catégories A qui sont comptabilisées.

Il y a des gens dont le métier est de nous aider et qui sont gênés quand ils voient qu'on comprend ce qui nous arrive.

Il y a des petits-déjeuners dont on se passerait.

Il y a d'autres gens qui pourraient être pauvres, plutôt que nous.



Il y a de la pauvreté dans l'air de nos studios.

Il y a de l'eau croupie dans la gazinière fêlée.

Il y a une plaque chauffante, à la place d'un four.

Il y a de la viande une fois par mois alors si on fait tomber un bout sur le tapis on le ramasse et on le mange.

Il y a des personnages débiles qui rigolent sur les emballages de la nourriture qu'on achète.

Il y a un moment où les enfants veulent porter des Nike.

Il y a qu'on n'arrive toujours pas à croire qu'on puisse mettre autant d'argent dans une paire de chaussures.

Il y a les sorties scolaires qu'il faudra bien payer.

Il y a qu'on a quand même envie d'avoir des enfants.

Il y a qu'on a des bébés qui n'ont jamais porté d'habits neufs.

Il y a que nos enfants seront la risée des autres enfants.

Il y a que nos parents n'ont jamais été pauvres, malgré tous ce qu'ils peuvent raconter, et que nous serons pauvres de père en fils.



Il y a que nos enfants ne feront pas d'études.

Il y a la queue à la poste le 6 du mois, quand les pauvres vont toucher le RMI, les assedics ou le minimum vieillesse.

Il y a les squatteurs qui veulent faire la révolution.

Il y a les lettres recommandées qu'on ne va pas chercher parce qu'on sait que c'est des ennuis.

Il y a les publicités pour la viande et les plats livrés à domicile dans la boîte aux lettres.

Il y a les annonces de marabouts dans les boites aux lettres : résout tout problème.

Il y a le job de distributeur de publicités dans les boîtes aux lettres mais il faut une voiture.

Il y a des kilomètres à faire pour aller d'un point à un autre.

Il y a les journaux gratuits ramassés par terre dans le métro.

Il y a les affiches qui proclament : la vie moins chère.

Il y a que le temps passe et qu'on vieillit.

Il y a les grands projets qu'on fait quand on est défoncé.



Il y a ceux qui s'y croient.

Il y a ceux qui font la manche dans la rue.

Il y a les filles qui tapinent dans les camions.

Il y a ceux qui ne feront pas long feu.

Il y a des policiers en civil qui jaillissent d'une voiture banalisée en brandissant un brassard orange fluo.

Il y a ceux qui volent.

Il y a nous qui achetons moins cher les choses volées.

Il y a qu'on peut ne pas être alcoolique, ne pas être drogué, ne pas être SDF, et être pauvre quand même comme eux.

Il y a les RMIstes qui nous donnent des leçons.

Il y a ceux qui font la manche et nous hurlent dessus, parce qu'on ne leur donne rien.

Il y a leurs bâtards de chiens.

Il y a qu'on se sent membre de la grande famille des miteux sans qu'on n'y connaisse personne.

Il y a des emplois qu'on nous propose, et qu'on refuse, et qu'on regrette.



Il y a les conversations entre pauvres, le soulagement qu'on en retire, la perversité qu'on en perçoit.

Il y a qu'on est entre pauvres.

Il y a les nouveaux qu'on observe à l'ANPE, qui sont nerveux et rigolos.

Il y a les cadeaux qu'on revend.

Il y a ceux qui disent que « gagner sa vie » est une expression malsaine.

Il y a le jour où on réalise en écoutant France Info qu'on vit en dessous du seuil de pauvreté.

Il y a qu'aussi bien on vivait avec cinq fois moins que le seuil de pauvreté sans le savoir.

Il y a le temps qu'on met pour réaliser vraiment ce que ça signifie.

Il y a qu'on se demande si nos proches se rendent compte de ce qu'on vit.

Il y a les sujets qu'on évite d'aborder avec ceux qui ont du travail.

Il y a ceux qui ne connaissent pas la valeur de l'argent.



Il y a différentes raisons d'accepter un travail.

Il y a des gens qui retrouvent un travail et qui continuent à se sentir pauvres vingt ans après.

Il y a des gens qui retrouvent un travail et qui sont tellement nerveux à l'idée de le perdre qu'ils font n'importe quoi et qu'on les vire.

Il y a ceux qui disent « j'aimerais bien être en vacances toute l'année comme toi. »

Il y a souvent la colique.

Il y a les pieds qui font mal quand on rentre le soir.

Il y a le mal au dos quand on se réveille.

Il y a la nausée qui nous prend sans raison.

Il y a les yeux qui voient mal et la peur de devoir aller chez l'opticien.

Il y a l'idée qu'on est fort.

Il y a ceux qui deviennent fous.

Il y a souvent l'impression de devenir comme eux.



Il y a les choses volées qu'on achète.

Il y a les choses volées qu'on revend.

Il y a la peur de se faire attraper et de « tomber. »

Il y a la prison.

Il y a ceux qui entrent en prison.

Il y a ceux qui sortent de prison.

Il y a ceux qui retournent en prison.

Il y a le sida.

Il y a les T.S.

Il y a la cotorep.

Il y a l'hôpital psychiatrique.

Il y a les bougies qu'on fait brûler pour chauffer ses doigts.

Il y a le jour du RMI.

Il y a la convocation au RMI.

Il y a l'anpe.



Il y a les chômeurs rémunérés.

Il y a l'assedic.

Il y a la queue des assedics.

Il y a la nervosité dans la queue des assedics.

Il y a tous ceux qui ne disent plus rien dans la queue des assedics, comme nous.

Il y a le prix des loyers.

Il y a les quittances de loyer.

Il y a les agences immobilières.

Il y a les demandes de justificatifs.

Il y a le mot « propriétaire. »

Il y a les mains dans les poches.

Il y a les poches percées.

Il y a la laine synthétique au fond des poches percées.

Il y a les doigts de pied qui sortent des trous dans les chaussettes, comme des vers.



Il y a les cernes sous les yeux.

Il y a la carte d'identité qui est périmée et qu'on ne peut pas faire changer parce qu'on n'a pas d'argent et pas d'adresse fixe.

Il y a que pour avoir des vacances, il faut du travail.

Il y a qu'on se ment à nous-mêmes.

Il y a qu'on le sait, et qu'on continue.

Il y a les vacances qu'on ne prend pas.

Il y a ceux qui ont été pauvres et qui ne le sont plus et qui haïssent les pauvres.

Il y a qu'on travaille bénévolement.

Il y a qu'on fait plus d'heures que n'importe quel salarié.

Il y a sûrement des raisons pour qu'on fasse ça, mais on ignore lesquelles.

Il y a des blagues de pauvres, qui ne font rire que les pauvres.

Il y a que tout n'est peut-être pas lié à notre pauvreté matérielle, mais que nos vies se ressemblent toutes.



Il y a qu'on ne voulait pas vraiment ça, ou pas tout à fait.

Il y a que de toute façon c'est trop tard.

Il y a qu'on n'a pas dû assez réfléchir.

Il y a qu'on pensait que cela irait.

Il y a qu'on ne rejette pas la faute sur autrui, ou alors pas longtemps.

Il y a que la pression ne retombe jamais.

Il y a la liberté théorique que n'avoir pas de travail procure, et la pratique.

Il y a la manière dont on s'adapte : si on n'a pas d'espoirs, on ne sera pas déçu.

Il y a ce vers quoi ça mène.

Il y a les projets d'avenir pour le mois prochain.

Il y a la glacière qui sert d'unique meuble pendant deux ans.

Il y a la première connaissance qu'on amène dans son appartement, et la honte soudaine d'y habiter.

Il y a les rencontres avec qui on s'entend bien, et dont on découvre systématiquement qu'elles n'ont pas un rond.



Il y a UNIDIALOGUE tous les mois.

Il y a le « Seuil de pauvreté en France » dont le montant nous fait maintenant halluciner.

Il y a les « vrais » pauvres.

Il y a qu'on ne sait jamais vraiment ce que ça veut dire, avant de l'être.

Il y a qu'on s'y habitue.

Il y a que ce sont chaque jour des milliers de petites choses infimes, pas graves.

Il y a qu'on le ressent en permanence, comme de milliers de petits coups d'aiguille répétés.

Il y a les gros problèmes, des coups de masse.

Il y a qu'on ne va plus chez le docteur.

Il y a les réveils angoissés, la nuit, pour des broutilles insolubles.

Il y a les « broutilles ».

Il y a les « faux problèmes ».



Il y a qu'ils nous pompent toute l'énergie.

Il y a qu'on se rappelle parfois qu'avant, ça allait mieux pour nous.

Il y a qu'être pauvre c'est romantique.

Il y a des moments et des lieux où ne pas en parler.

Il y a que c'est marqué sur nos gueules.

Il y a qu'en parler est faire preuve d'un engagement politique et que celui-ci doit être cohérent, sans faille, sans quoi on se tait.

Il y a qu'on ne peut plus parler de soi, sans parler de « pauvreté ».

Il y a que nous sommes « des pauvres ».

Il y a qu'on a le temps d'y réfléchir.

Il y a les moments où la tension retombe.

Il y a qu'on ne doit pas laisser retomber la tension.

Il y a 40 de fièvre.

Il y a que tout coûte de l'argent.



Il y a qu'on a trop de temps, contre pas assez d'argent.

Il y a qu'il faut prendre ses responsabilités de pauvre.

Il y a ceux qui aiment bien s'habiller comme de la merde.

Il y a ceux qui aiment bien ne rien faire, jamais.

Il y a la culpabilité de ne pas être « vraiment pauvre ».

Il y a la gêne de croiser un « autre pauvre ».

Il y a « l'élite des pauvres ».

Il y a parfois de faux pauvres, qui sont cultivés.

Il y a que notre comportement devient plus violent.

Il y a qu'on nous reproche d'aimer ça.

Il y a qu'on prend goût à ça.

Il y a les « réponses de pauvre ».

Il y a leur inefficacité.

Il y a qu'on arrive à comprendre de plus riches qui n'arrivent pas à comprendre de plus pauvres.

Il y a qu'on devient extrême.



Il y a ce qu'on avait essayé de ne pas devenir.

Il y a ce qu'on essaye de ne pas devenir, toujours un cran plus loin.

Il y a : un peu plus pauvre, un peu moins pauvre.

Il y a les amis un peu moins pauvres que nous, et ce qu'ils font de leur argent.

Il y a ceux qui vérifient leurs comptes tous les mois, ne sachant pas ce qu'ils ont dépensé.

Il y a les films avec des protagonistes pauvres, devant lesquels on pleure maintenant systématiquement.

Il y a des sanglots étouffés dans la gorge pendant des semaines.

Il y a la peur de devoir descendre encore juste un tout petit peu plus bas.

Il y a la peur de vieillir, d'avoir froid, de ne plus pouvoir monter les courses au troisième étage.

Il y a les réveils au milieu de la nuit où l'on cherche des solutions pour s'en sortir.

Il y a l'envie de claquer ce qui reste et de se mettre une balle.



Il y a l'envie de tirer un trait sur tout ça.

Il y a une envie de pleurer.

Il y a qu'on aimerait s'en sortir à tout prix mais pas si c'est trop cher.

Il y a que si c'est trop cher on n'a pas les moyens.

Il y a, parfois, des jours où on va bien.

Il y a les jours où on se demande comment on a pu en arriver là.

Il y a que l'idée de retrouver du boulot nous tétanise.

Il y a des jours où on se demande comment ça va finir.

Il y a le sentiment que pour le moment on a eu de la chance.

Il y a qu'on pourrait un jour ne plus en avoir.

Il y a que la pensée s'épaissit.

Il y a les mots qui ne sont plus utilisés.

Il y a que pourtant on travaille, on travaille.

Il y a ces hommes et ces femmes que l'on croirait sortis des



pages d'un magazine.

Il y a des personnes en synthétique, qui sentent bon.

Il y a que si on était plus riche, on se dégoûterait encore plus.

Il y a que l'idée de continuer comme ça pendant vingt ans nous donne la nausée et le tournis, et il y a l'idée que ça empire.

Il y a nous et il y a de larges flaques de dégoût tout autour, qui menacent.

Il y a des moments où on ne se sent ni malade, ni fatigué, ni déprimé.

Il y a des moments où on se demande combien on vaut.

Il y a de l'incrédulité.

Il y a de la mythomanie malheureuse.

Il y a le fantasme d'être enfin *le plus pauvre* pour ne plus avoir à recevoir de leçons.

Il y a chaque geste qu'il faut entreprendre.

Il y a que les papiers à remplir nous font peur.



Il y a la complexité, tout le temps.

Il y a que tout est difficile, tout est difficile.

Il y a le temps qui s'écoule au ralenti.

Il y a chaque jour la même chose.

Il y a les repas qu'on saute.

Il y a la pitié qu'on s'inspire à soi-même.

Il y a le réconfort de nos propres caresses.

Il y a : rentrer tôt, pleurer un coup, essayer de dormir.

Il y a qu'on ne comprend pas ce qui nous arrive.

Il y a le front national (élu par nous les pauvres.)

Il y a les discours raisonnables et indignés du parti socialiste et des verts et du parti communiste.

Il y a tous ceux qui nous traitent d'assistés, de fainéants, de branleurs.

Il y a les idées toutes faites qu'on se fait de soi-même.

Il y a qu'on croit valoir mieux que ça, et que ça n'est peut-être le cas.



Il y a un masque de soi-même et la pauvreté en dessous.

Il y a de pauvres os.

Il y a de pauvres chairs.

Il y a de pauvres muscles distendus.

Il y a qu'on sent comme une vitre en plexiglas entre nous et la vie.

Il y a de la difficulté à respirer.

Il y a que personne ne nous voit.

Il y a qu'on est invisible.

Il y a tous les jours la même chose.

Fait à la main par des chômeurs
Handmade by unemployed people



janvier 2006

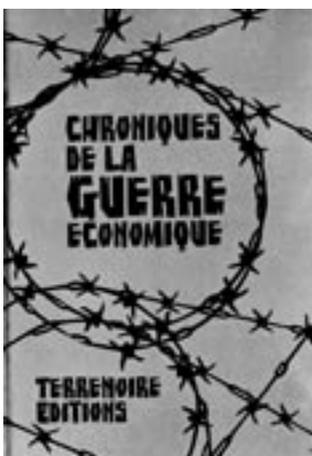
www.editionsterrenoire.com
mail : terrenoire@chez.com

DANS LE MUR!

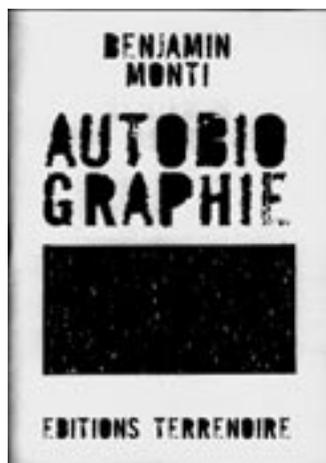
avec la collection
NO PRESENT
des éditions TERRENOIRE



4 EUROS !



4 EUROS !



2,5 EUROS !



Ces livres sont disponibles (1,3 euro de port/exemplaire) chez TERRENOIRE 10 rue du chariot d'or 69004 LYON, où directement à notre atelier du lundi au vendredi, 17h à 18h30





4 EUROS